

Avant-propos

Un vent chaud ondule à la surface du sol rouge sang. Des vagues d'air déferlent sur les rochers calcinés, ébouriffent les montagnes blêmes, propagent des remous dans la trame des éléments, comme un caillou lancé dans l'eau. La vision que je vois chatoyer au loin me cloue sur place. Je la contemple fixement, au-delà des carcasses de chars incendiés et des tortillons d'épais métal blindé en forme de *fusilli*. L'objet semble planer dans les airs à la façon d'un oiseau ou d'une plume. C'est un chameau monté par un homme, un hélicoptère de combat, une Walkyrie en lévitation. Je suis tout seul dans cette immensité brute et vide et il vient à ma rencontre.

Tandis que je le contemple, le spectre se transforme, descend toucher le goudron en ébullition de la route, allonge des jambes noires, me fait une soudaine poussée de pneus. Ses yeux étincelants deviennent un pare-brise fendu. Ses membres fantômes sont des bras d'hommes. Je tends l'oreille vers l'horizon et le tic-tic-tic familier d'un moteur Leyland déchire le silence absolu de cette vallée déserte.

L'autocar sort de la brume de chaleur, deux douzaines de têtes afghanes se penchent par ses fenêtres cassées et m'interpellent, en m'apercevant sur le bord de la route. Dans un rugissement de frein moteur, l'antique Bedford s'immobilise, m'enveloppant de voix et de poussière. Quand le

nuage se dissipe, j'ai la tête levée vers les passagers et je m'apprête à monter à bord, en réponse à leur invitation.

Et puis la carcasse métallique attire mon attention. Impulsivement, je frotte un peu de la crasse qui couvre sa surface marbrée. Je vois que le grossier logo de la compagnie *Autocars du Musulman Volant* a été peint par-dessus les portraits écaillés de beautés provocantes dont les visages avaient disparu sous les coups de grattoir de fanatiques talibans. Je fais sauter une nouvelle couche de saleté et découvre, sous les portraits, des mots russes, souvenirs décolorés de l'occupation soviétique. Des deux bras, je frotte encore une fois, reculant d'une autre dizaine d'années pour m'enfoncer plus profondément au cœur du collage et découvrir que les caractères cyrilliques ont eux-mêmes remplacé des symboles pacifistes psychédéliques et phosphorescents.

Dans la chaleur torride, je cherche des indices, désireux d'identifier le rêveur en transit qui a conduit ce véhicule d'Europe jusqu'en Asie dans les années 1960. Et puis le chauffeur donne un coup de klaxon. Des bras se tendent vers moi. Des voix me supplient de cesser d'astiquer l'autocar poussiéreux et m'assurent que d'autres personnes s'en chargeront à Herat, tout en me priant de bien vouloir les « honorer » de ma compagnie. Le contrôleur, un homme rieur dont la chevelure aile de corbeau surmonte un œil de verre, sort sa cassette *Leili Leili jann* du vieux lecteur stéréo. Il fouille tout au fond d'un coffre, puis il enfonce dans l'appareil une autre bande, usée et distendue.

« De la musique pour vous ! Pour vous ! » lance-t-il en anglais, en montant le volume pour emplir la vallée de la Peur des sonorités des Who.

Désorienté, je ris avec les autres. Je hisse mon sac sur une épaule et monte à bord de ce palimpseste à quatre roues, m'engageant au milieu des ruines que la guerre a laissées sur la route qui, à ce que croyaient naguère tant de jeunes, menait vers un monde meilleur.

La Turquie

L'appel de la route

Je suis encore tout ébahi, tout ému d'avoir fait ce premier, ce grand pas dans l'inconnu, d'avoir tenté de décrocher la lune ; devant moi la route béante, dans mon dos la mosquée Bleue, à mon oreille les Beach Boys. À perte de vue s'étiraient plus de neuf mille kilomètres, six pays, trois des grandes religions de la planète enjambant l'Occident et l'Orient, le long de la plus sauvage et la plus ancienne voie du monde. J'allais quitter l'Europe et son bon ordre, traverser la Turquie et l'Iran, ce caméléon, avancer jusqu'aux confins de l'Afghanistan, qui venait de rouvrir ses frontières, pour tomber dans le ferment de l'Inde et m'élever en direction des montagnes pures et propres de l'Himalaya, avant d'atteindre mon terminus : le Népal.

Toute ma vie, j'ai vagabondé. Gamin, je filais de chez moi après l'école pour m'égarer le long de rues que je connaissais mal, partant à l'aventure dans les jardins publics et les prairies, afin de grimper aux arbres, d'installer des camps et de parler à des inconnus. Le monde me paraissait vaste, divers, sûr. Du moment que je rentrais chez nous à temps pour le dîner, j'étais aussi libre qu'une feuille emportée par le vent. Jour après jour, je découvrais cette merveille dans mon quartier, dans les rues et les champs situés au-delà, entraîné de plus en plus loin de ce qui m'était familier, le long d'une spirale sans fin.

Mon père aussi adorait les vagabondages. Nuit après nuit, il venait dans ma chambre pour me dire de m'habiller. Nous grimpions dans la voiture et partions pour la Floride, la Californie et jusqu'au Mexique ; j'avais huit ou neuf ans et je conduisais, installé sur ses genoux. Il montait le volume de la radio et nous précipitait le long de la route au son de *I get around*, *Magic Carpet Ride*, *Gates of Eden*. Ensemble, nous chantions avec Dylan, avec les Stones, avec des douzaines de stations de radio consacrées aux tubes d'antan, dans l'obscurité des interminables autoroutes inter-États. Le lendemain matin, à mon réveil, nous nous retrouvions en train de cligner des yeux sous la lumière perçante de Times Square ou de la rive du lac Érié, à des centaines de kilomètres de chez nous.

Le monde changea à mesure que je grandissais. On commença à se méfier des rues peu familières et des jardins publics isolés. On cessa de croire à la bonté des gens qu'on ne connaissait pas. Loin de rechercher la compagnie de son semblable, on le regardait d'un œil circonspect. On divisait la société en « eux » et en « nous », perdant l'innocence optimiste à mesure que l'on s'exilait du jardin d'Éden, tant chez soi qu'à l'étranger. Ces escapades nocturnes éblouissantes, tonitruantes, avec mon père m'avaient laissé à la fois charmé et alarmé par leur spontanéité. Mais je rêvais de trouver la destination parfaite où nous n'étions jamais parvenus, lui et moi. Je continuais de vagabonder le long de la piste des merveilles, croyant en une famille humaine, tenaillé par l'envie d'aller jusqu'au bout du plus beau voyage, bercé par les meilleures chansons de tous les temps.

Je connaissais l'importance historique de cette route qui menait en Asie sur la terre ferme : moitié route de la Soie, moitié entrelacs de pistes pour les caravanes au milieu du désert, et par-dessus tout voie royale et cruciale offerte à la culture. Pendant plus de mille sept cents ans, cette route avait été le lien principal entre l'Europe et l'Asie, avant

d'être fermée par le commerce maritime et la dynastie Ming. Alexandre le Grand, les Perses, Mahomet et Marco Polo avaient tous foulé sa poussière. L'hiver précédent, mes lectures avaient porté sur tous ces hommes et sur le rôle qu'avait joué cet axe dans les échanges d'idées, d'épices et de croyances. Je réfléchis au fait qu'une bonne douzaine de religions – dont le christianisme, le judaïsme, le bouddhisme et l'hindouisme – avaient coexisté le long de cette route avant l'avènement de l'islam. Je me plongeai dans des ouvrages érudits traitant du colonialisme britannique et des frontières imbéciles dessinées sur des cartes, qui morcellent le Moyen-Orient.

Ces anciens et pénibles voyages m'emportèrent ensuite droit devant jusqu'à Aujourd'hui ou à Presque Aujourd'hui, jusqu'aux premiers voyageurs indépendants : les membres du mouvement beat, les hippies et les « Intrépides », tous ces jeunes qui adoptèrent la piste dans les années 1960. C'était leur liberté à eux que j'enviais, leur spontanéité qui m'attirait et me hantait, eux dont l'ensorcelant optimisme semble à l'heure actuelle avoir aussi complètement disparu que le monde si sûr de mon enfance. Je voulus savoir pourquoi cette route était devenue celle du pèlerinage de leur époque. J'éprouvai le besoin de mettre le doigt sur les événements qui, telle la détente d'une arme à feu, les avait propulsés le long de cet axe – et nous tous avec eux. Il me fallait comprendre comment cette décennie avait affecté les pays traversés, précipitant chaque région à travers des changements extraordinaires, faisant peser des ombres gigantesques sur notre propre époque, craintive et protectrice.

Au printemps, saison de tous les voyages, je m'envolai pour Istanbul. J'allai me planter devant la mosquée Bleue et le Milion ou borne miliaire, ce pilier romain solitaire, à la pierre usée et croulante, à partir duquel on avait mesuré jadis la distance de toutes les destinations. Je fis ce premier

pas. Je ne me rendais pas compte que ce *Voyage vers l'Orient* allait devenir mon *Voyage du pèlerin*, «de notre monde d'ici-bas à l'autre monde». Je ne voyais pas encore que j'étais Goldmund se libérant de Narcisse, Sal Paradise descendant le temps sur le fil du rasoir, un Merry Prankster à bord de l'autocar, jouant un petit air pour les multitudes, prêt à entreprendre le véritable Magical Mystery Tour. Je me contentais de croire que mon «quelque part» caché se trouvait devant moi sur la route, cet endroit parfait que nous avons toujours connu sans trop savoir comment. Il ne me restait plus qu'à l'atteindre, à courir plus vite que la vie, à suivre une grande ligne rouge à travers l'Asie, au rythme des battements éperdus de mon cœur.

Je levai les yeux vers le ciel bleu, dans lequel s'élevaient les hirondelles, et je me dis : «C'est là que tout a commencé. C'est là que je commence.»